

Souvenirs de Gérard Chavaroche, élève au lycée de 1937 à 1946

J'ai été élève au lycée de garçons du Mans de ma rentrée en 6^{ème} (A1), en octobre 1937, jusqu'à mon « bachot », comme on disait alors, obtenu en septembre 1946. L'âge aidant, je pensais peu à cette période, pourtant longue, de ma vie d'enfant, d'adolescent, et de jeune adulte, encore mineur, et de lycéen.



En math élem en 1945

C'est en lisant les écrits de Jacques Chaussumier, perdu de vue lorsqu'il quitta le lycée en juillet 1939, suivi du contact téléphonique avec André Vivet, que je ne crois pas avoir connu, m'informant de l'Amicale des Anciens du lycée, et des lettres info - que je lis régulièrement - que je suis remonté quelques décennies en arrière, non sans émotion d'ailleurs, retrouvant des livres, des documents scolaires, dont mon livret scolaire portant toutes mes notes, classement, appréciations de professeurs, témoignages

de l'élève que j'ai été au fil des 9 années au « Bahut » ! Et de cette époque sombre et trouble des années de guerre, de l'occupation allemande, des évènements de tous ordres, qui avaient leurs retentissements à l'intérieur même du lycée.

En me le remémorant, je me rends compte aujourd'hui, devenu octogénaire (!), combien j'ai vécu intensément cette période de ma vie. Mais comment l'écrire ?

Admis à l'examen d'entrée en 6^{ème}, mon livret scolaire rappelle que j'étais considéré « Bon élève », j'obtins cette année-là, quelques Prix et Accessits et les 3 inscriptions aux Tableaux d'Honneur. Des professeurs m'ont passionné, tels MM. **Guibout** en français-latin, **Rivière** en histoire-géographie, **Perrier** en sciences-

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

CLASSES DE SIXIÈME A à TROISIÈME A

LIVRET SCOLAIRE
DE L'ÉLÈVE

(1) Nom *Chavaroche Gérard Félix*
 et prénom *Brettes*, département de *la Sarthe*
 le *15 Mars* 19*37*

INDICATION DU OU DES ÉTABLISSEMENTS AUXQUELS L'ÉLÈVE A APPARTENU.

ANNÉE SCOLAIRE	CLASSE	NON DE L'ÉTABLISSEMENT
19 37 - 19 38	Sixième A.1	<i>Lycée du Mans</i>
19 38 - 19 39	Cinquième A.1	<i>Id.</i>
19 39 - 19 40	Quatrième A.1	<i>Id.</i>
19 40 - 19 41	Troisième A.1	<i>Id.</i>

Avis: Avant de quitter un établissement pour entrer dans un autre, il est recommandé à l'élève de faire arrêter son livret scolaire.



M. Guibout en 1937



M. Rivière en 1937



M. Perrier en 1937

-naturelles, **Renard** en dessin, **Maurice** et **Chopin** en allemand et même **Bruon** en mathématiques. J'ai découvert l'éducation physique, le foot et le hand avec **M. Poirée**. La personnalité de **M. Guibout**, très élégant et non conformiste, proche des élèves, me plaisait : elle tranchait avec l'aspect sévère et sérieux des autres professeurs. Il fut muté au lycée de Fort de France, en Martinique, et **M. Audouy** lui succéda les dernières semaines de juin.



M. Renard, en 1948



A gauche M. Maurice en 1937, à droite M. Chopin en 1941



M. Bruon en 1941



M. Poirée en 1941



M. Audouy(fils)
en 1941

Je retrouvais mes camarades et les mêmes professeurs en classe de 5^{ème} (A1), M. **Bouzat** en sciences physiques, et un nouveau professeur en français-latin, M. **Duhamel**. Une personnalité très attachante, un humaniste tout de noir vêtu et portant longue barbe, débordant de bonheur pour faire connaître aux élèves le fameux « De Viris Illustribus Urbis Romae ». Je dois à M. **Duhamel** d'avoir aimé le latin et le français. Devenu demi-pensionnaire, bien intégré, ces deux années au lycée mes rappellent des souvenirs heureux, des bonnes peurs lorsque M. Le Provisieur venait annoncer les résultats trimestriels en classe, accompagné du Censeur, la solennité de la salle des Actes pour la distribution des Prix...



M. Bouzat
en 1937



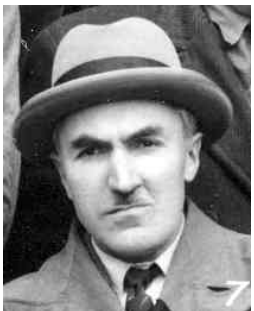
M. Duhamel
en 1942

La rentrée suivante s'annonçait différente, retardée par la mobilisation et le guerre, de nombreux professeurs partis aux armées, plus d'internat, des emplois du temps improvisés, les cigarettes anglaises dans la cour du lycée,

de nouveaux élèves évacués des zones frontalières, une atmosphère de désordre et d'improvisation, classes obscurcies et éclairages bleus, sans oublier les essais de masques à gaz, les visites préventives des abris... Les cours continuaient tant bien que mal, et je note que mon livret scolaire ne porte aucune note, ni appréciation, autre que : admis dans la classe supérieure. Le 15 juin 1940, c'était la dispersion et l'exode sur les routes, tout sentait la catastrophe, l'avenir se montrait incertain. Le samedi 22 juin, je rencontrais dans une rue de Parthenay (Deux-Sèvres), où j'étais « replié », M. le Provisieur, droit et digne, répondant à mon signe de politesse par un grand coup de chapeau, comme en traversant quelques semaines plus tôt la place des Jacobins!

Un grand monsieur, M. Bréant.

M. Bréant en
1940



Ma rentrée en classe de troisième en octobre 1940

Aujourd'hui encore, je garde de cette rentrée des souvenirs très vifs. Trop d'évènements s'étaient brutalement déroulés, inattendus, précipités, tant sur le plan familial que pour le pays. J'en sortais complètement désespéré ; Le Mans, ville intacte mais ville morte aux volets fermés, aux devantures baissées, les rues grouillantes d'uniformes et de véhicules gris immatriculés WH ; la crainte de sortir, les gens un peu hagards à la recherche d'une boulangerie ; sur les murs, des affiches « Avis à la population » ou encore « Bekanntmachung » (*Avis au public*).

Nous vivions dans la crainte, l'attente de quelque chose, nous avions beaucoup de mal à réaliser. Un premier feuillet du journal « La Sarthe » (devenu « Le Maine Libre » aujourd'hui), invite les manœuvres à reprendre leurs activités, à obéir aux instructions de la Kommandantur, prévient d'un rationnement possible des produits alimentaires, du secours aux malades et aux familles déplacées, des dernières décisions du gouvernement de Vichy, et de nos anciens alliés, les Anglais, devenus nos ennemis... L'ouverture des écoles et la rentrée des lycées ne furent annoncées qu'à la mi-août, alors que la vie semblait reprendre, avec le retour du gaz et de l'électricité, des tramways, le tout (humiliation suprême, j'étais fils d'officier) au son des musiques militaires allemandes qui défilaient régulièrement, parfois en chantant, rue Gambetta, jusqu'à la caserne Chanzy. Comme chacun, je vivais mal cette situation que je n'aurais pu imaginer quelques mois avant ! Heureusement je retrouvais un très bon camarade de lycée,

Jean Ilieff. Pensionnaire chez mes parents depuis l'année scolaire 39-40 à cause de la fermeture de l'internat, nous étions devenus inséparables. Heureux de se retrouver, de parler de nos périples de l'été, des funestes réalités d'aujourd'hui, sans nouvelles comme moi de son père, médecin à Mansigné. Notre rentrée au lycée ? Nous n'avions pas de nouvelles précises, les portes de la conciergerie étaient closes, des véhicules allemands entraient et sortaient par la grande grille, sous l'œil des sentinelles. C'est plus tard, à la fin septembre, que j'appris, par une note envoyée aux familles, mon jour de rentrée, le 15 octobre. Le retour de cet événement familial me rassura.

3 A', mon livret scolaire indique 39 élèves. Rapidement réunis dans le « petit parloir » face à la conciergerie, on amène des chaises et des tables en nombre suffisant, le silence est glacial, je ne reconnais personne sauf Jean Madec,



Jean Madec
en 44

avec moi depuis la 6^{ème}. Une dame¹, professeur de lettres nous fit remplir la copie habituelle portant nos noms et prénoms, adresse des parents, date de naissance... modalités rituelles ! Un monsieur entra, salua la classe debout, Censeur ? Surveillant ?² Semblant gêné d'abord pour expliquer les difficultés d'organisation des classes par suite de l'occupation d'une



La porte du
parloir en 1940

« grande partie de l'établissement » par l'armée allemande, et la nécessité de partager les salles disponibles avec le lycée de filles³, il nous informa que tous nos cours seraient donnés chaque matin, tous les jours de la semaine. Puis avec plus d'autorité dans le ton, il nous signifia les interdictions de traverser la cour d'Honneur, de nous diriger vers la partie occupée du lycée, et de se mal conduire avec le voisinage imposé par les circonstances. Comptant sur notre discipline et notre effort soutenu au travail, il laissa notre professeur(e) donner l'emploi du temps pour la semaine suivante... Toute la classe sortit sans bruit. Tel fut mon jour de rentrée en troisième.

L'année 1940-1941
Classe de 3^{ème}

3^e A A' A'' en 40-41

Aleton André
Bouvet Jacques
(Cornet René)
Corrie Marcel
Croguennec Jean
Jouanneau hilaire
Jouet Guy
Lajunias Robert
Legendre Bernard
Martin Michel
Papin Claude
Ricossé Jean
(Chaumont Robert)
Potier Daniel

Chavaroche Gérard
(Fort Claude)
Foucault Maurice
(Grisart Guy)
Lambert Georges
(Lécuyer Jacques)
Lefèvre Jean
Madec Jean
Prat Raymond
Rideau Guy
Robert Jean
(Tassin Philippe)
Ynard Jean
Lebeau André
Meynial Pierre
Balay Jean

Bône Maurice
Lambert jean
(Lebeau André)
Loiseau Gilbert
Mauny Jacques
Pichon Michel
Terrier Jean
Vayer Michel
Véron Pierre

Mes souvenirs sont difficiles à exprimer, tant ils m'apparaissent, avec le recul, et malgré l'aide de mon livret scolaire, comme une suite de moments de travail personnel, donné une semaine à l'avance, ce qui ne me déplaisait pas. En effet on travaillait souvent à plusieurs, tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, ce qui créait des affinités, des liens de camaraderie que certains professeurs, en maths et en latin surtout, n'appréciaient guère ! Cette méfiance fut à l'origine d'un climat peu stimulant, lourd d'insinuations. Certes le lycée semblait faire face à de très grosses difficultés, que nous avons perçues le jour de la rentrée, dans le parloir devenu notre salle principale pendant quelques mois. Des élèves partaient, d'autres arrivaient. Il n'y avait pas d'éducation physique, certains cours n'avaient pas de professeurs, des remplaçants étaient nommés, souvent des femmes qui donnaient l'impression d'être débordées de soucis. Il me semble que ma classe vivait tout cela avec docilité, déférence même. Les livres manquaient, les copies, les fournitures de rentrée se faisaient attendre chez Graffin ou chez Vadé, les libraires attitrés. L'hiver arrivait, froid avec peu ou pas de chauffage, tant à la maison qu'au lycée ! Au début de l'année

¹ Peut-être Mme Bréant ou Mme Bernis...

² Le censeur était M. Emery, M. Papillon jouait le rôle de Surveillant général.

³ Avec également les normaliennes et les normaliens.

1941, l'emploi du temps devint stable, « on s'habitait », nous ne cherchions pas trop à nous connaître, nous n'avions que peu de contacts avec nos professeurs, allant directement dans leur classe et en repartant dès la sonnerie. En somme deux mondes se rencontraient chaque matin, celui des professeurs et celui des élèves. Les après-midi nous apparaissaient comme un espace de liberté que nous partageons entre le travail, le foot aux Quinconces des Jacobins, la lecture à la bibliothèque municipale, les commentaires des dernières informations, il fallait rentrer avant le couvre-feu !

Les noms de mes professeurs successifs, pour des durées parfois courtes ne me sont pas restés en mémoire, seuls sont notés sur mon livret scolaire MM. **Bouzat, Renard et Bois**. Arrivés en cours d'année MM. **Chopin et Bruon**⁴, **Letessier** pour le dernier trimestre. On aperçoit rarement le proviseur, **Jules Bréant**, parfois accompagné de M. **Papillon**, omniprésent.



M. Bois
en 1940



M. Letessier
en 1940



M. Papillon en
1942

Curieuse année ! Tout le monde se croise, le regard bas, il y a beaucoup de vélos près de la loge, chacun possède sa lampe de poche pour circuler matin et soir dans les rues obscurcies. On se demande ce que sera l'année à venir, si le pire est encore à venir, avec Jean Ilieff et quelques anciens, en traversant le jardin de Tessé, pour rejoindre notre repaire, derrière le musée : c'est un banc un peu en retrait, le lieu de discussion préféré de quelques lycéens qui essayaient de comprendre ce qui se disait, ce qui se passait. Ces lieux de rencontres et de discussions allaient prendre une grande importance pour notre petit groupe les années qui suivirent.

Année 1941-1942. Seconde A'

Une grande surprise le jour de la rentrée ! L'armée allemande libère la partie du lycée occupée depuis l'armistice ! Nous poussons un soupir de soulagement, c'est une petite revanche, mais les cours se dérouleront sur toute la journée. Nous sommes autant à l'étroit car les classes libérées vont être utilisées par les filles du lycée de Jeunes Filles (Berthelot) et de l'Ecole Normale de Filles.. La classe compte de nouveaux venus, d'autres sont partis ou peut-être redoublent car sans la moyenne générale, l'examen de passage élimine sans pitié ! Autre nouveauté intéressante, des heures d'éducation physique figurent au programme, de même que trois heures d'activités de plein air. Notre emploi du temps s'étale de 8 h à 18 h, avec quelques « trous ». L'internat doit également rouvrir. Nos professeurs de gymnastique, MM. **Hilaire et Poirée**, relancent les sports et le maillot bleu à col rouge de la SALM. Je suis ravi d'appartenir à l'équipe cadet de foot, avec Jacques Bouvet, Stéphanidès, Donskoï, Lambert, peut-être Jean Madec et Lécuyer, dont je me souviens le plus. Ce fut mon meilleur souvenir de cette année terne et monotone, dans une classe (professeurs compris) qui me donnait l'impression d'ignorer tout de la vie extérieure ! L'équipe de foot, dont j'ai le souvenir d'en avoir été capitaine, sortait, jouait, rencontrait d'autres jeunes du Mans et des départements de l'académie de Caen. Heureux souvenirs de potaches, même s'il nous fallut parfois, avant d'engager le match, épinglez la francisque sur nos maillots et entonner, les deux équipes face à face, l'hymne du moment « Maréchal, nous voilà... »

⁴ Surnommé Q' ; M. Renard était surnommé « Pissette », le proviseur « le grand Jules ».

Histoire ancienne, parfois oubliée ! Qui se souvient de ce camarade de classe arrivé portant une étoile jaune sur sa veste ? Il disparut quelque temps après, il s'appelait Grémy je crois.

Mon livret scolaire qui me fut remis après l'obtention de mon bac philo, ne porte aucune indication de mes résultats de cette année-là. En revanche y figurent notes et appréciations d'un certain Pierre Lavie en classe de seconde B au lycée d'Alençon, avec cachet et signature du proviseur de ce lycée ! Le mystère est encore entier aujourd'hui !

1942 / 1943 / 1944

Trois années qui marquent l'évolution de la vie et de l'atmosphère, au lycée ou à l'extérieur. Les difficultés de plus en plus éprouvantes dans la vie quotidienne, le rationnement, les délations, les vols de colis, de vélos, les nouvelles contradictoires d'arrestations, de terroristes fusillés, l'invasion de la zone libre par les allemands, la guerre qui s'étendait vers l'Est et l'Afrique du Nord, tout cela est resté pour moi la toile de fond de mon année de première. Si quelques élèves (souvent du premier rang) semblaient indifférents à tout ce qui était étranger au cahier de texte, le plus grand nombre d'entre nous discutait selon les affinités, de radio Londres, Sottens (Suisse) ou Paris. Les premiers survols d'avions alliés, puis le bombardement des usines Renault et de la gare de triage, furent des événements ! Il faut dire que chaque alerte aérienne, toutes sirènes mugissantes, nous ramenait à des réalités qui nous dépassaient et nous faisaient peur. Les tracts tombés du ciel, qu'on se passait sous le manteau sans se faire voir, nous enflammaient l'esprit. On ramassait même les petites bandes de papier argenté qui jonchaient les rues et les jardins, larguées par les vagues d'avions alliés pour tromper, disait-on, les appareils de détection anti-aérienne. Pour mes camarades et moi, le lycée passait à l'arrière-plan. Sous le couvert très officiel de l'autorité municipale, une note affichée au lycée et dans la presse locale, demandait des volontaires secouristes pour créer une organisation de défense passive et d'aide aux sinistrés. Il fallait avoir plus de 16 ans. J'en fus donc avec Jean Ilieff et quelques autres. Cette nouvelle aventure commença, elle me sortit de ma condition d'élève. Mon travail s'en ressentit. Aux yeux des professeurs qui me préparaient au premier Bac avec beaucoup de sérieux et à grand renfort de devoirs, de leçons et de révisions, je ne faisais qu'acte de présence, j'étais souvent absent et je devins un mauvais élève. Je redoublai ma première C. Déçu, je ne regrettai pas M. Letessier, mon professeur de latin et de lettres. Il n'admettait pas que je présente une autorisation d'entrée et de sortie, pourtant en règle, à chaque alerte aérienne ! C'est vrai qu'elles devenaient de plus en plus nombreuses ! Nous allions souvent au Balzac, le nouveau cinéma permanent, voir les films bien sûr, mais aussi la propagande allemande et de Vichy à travers les Actualités. Evidemment au détriment du lycée... On se posait des questions. La tante de Jean Ilieff tenait une sorte de pension de famille dans une rue proche du jardin des plantes. Ce devint un lieu de rencontre avec des gens en déplacement, des enseignants repliés de Paris, un nouveau point de repère. Il s'ajoutait au local de la défense passive, situé dans le vieux Mans. J'y passais beaucoup de temps. Nous avions M. **Verdun-Louis Saulnier**⁵ en latin-lettres. Il m'a beaucoup marqué, je crois que toute la classe l'aimait bien. Il savait rendre intéressants les nombreux cours que nous avions avec lui, il n'hésitait pas à engager la conversation, nous parlait de livres et de films. Constatant propice l'ambiance de la classe, il nous proposa de monter une pièce, d'en construire les décors et d'en confectionner les costumes. Je me souviens du « Docteur Knock », monté et présenté avec lui à la salle des concerts. Mon livret scolaire reflète sa pédagogie vivante : 1^{ier} en dissertation, en version latine, 3^{ème} en thème, un changement radical avec l'année précédente ! Lorsque je lui avais présenté mon autorisation de sortie et d'entrée pour la « DP », il m'avait dit « Il faut absolument travailler et avoir le bachot...Ceci dit, dans les circonstances actuelles... on peut se demander quelle priorité chacun doit se choisir... Puis il



M. Saulnier
en 1942

⁵ M. Saulnier portait le prénom de Verdun, étant né au lendemain de la célèbre bataille, en 1916 ...

m'avait remis un petit livre de la collection « Que sais-je » dont il était l'auteur, en ajoutant « ça devrait vous intéresser ». M. **Denègre**, forte personnalité lui aussi, me redonna le goût des mathématiques avec



M. Denègre
En 1942

une moyenne de 12,5. M. **Daum**, en histoire-géographie, nous donnait ses cours salle des Actes ; arrivant à pas pressés, comme poursuivi, parlant peu, un personnage énigmatique d'une grande discrétion, comme voulant échapper à tout regard. J'avais du respect pour son étrangeté et l'isolement qu'il semblait rechercher. Les sorties en plein air devinrent rares, intéressantes pourtant avec MM. **Hilaire** et **Marchal**⁶ ; les conversations assez libres me laissaient imaginer « des vies parallèles ». C'était mon cas, je le pensais aussi pour MM. **Daum** et **Marchal**. La vie au lycée des uns et des autres avait plusieurs visages mais elle continuait !



M. Daum
Non daté



M. Hilaire en
1941



M. Marchal en
1943

Les épreuves de la première partie du Bac se déroulèrent aux premiers jours de juin 1944, dans nos salles de classe, avec les copies numérotées et les surveillances réglementaires, les instructions en cas d'alerte. Je pensais avoir réussi et attendais les résultats qui me permettraient de passer les épreuves orales à Caen, chef-lieu de l'Académie, la semaine suivante. Mais c'était oublier la guerre, les bombardements et les difficultés de la vie quotidienne ! On sentait bien que des événements graves se préparaient, et nos « repaires » coutumiers, où circulaient les informations à voie basse, venant de gens de passage ou de tracts, voire des postes à galène nous rendaient inquiets et impatients.

Alertes et bombardements se multipliaient, parfois très graves, tant au Mans que dans tout le pays. J'étais souvent en « service » dans le groupe de « DP » dont le siège se trouvait à mi-hauteur du grand escalier de pierre qui montait au vieux Mans, rue des Fossés Saint Pierre. Une porte vétuste donnait accès à des salles, des recoins que je ne soupçonnais pas. C'est là que me fut remis un casque de l'armée, un masque à gaz et un « Ausweiss » de la Kommandantur, laissez-passer fixé à un brassard à porter durant chaque alerte, et une lampe de poche estampillée « DP ». J'étais sans arrêt dans ce qui semblait une sorte de « PC », avec des gens que je ne connaissais pas, si ce n'est quelques visages aperçus furtivement. Ainsi M. **Collet**, mon ancien instituteur à l'école Marceau, qui fut quelques mois plus tard maire du Mans. Le responsable des lieux me proposa d'être agent de liaison sur la rive droite de la Sarthe. Impressions étranges, j'allais côtoyer des

NOM DE L'ÉLÈVE : Chavaroche Gérard

CLASSE DE PHILOSOPHIE Première C

Nombre d'élèves dans la classe (ou la division) au 5 novembre 1943 : 32

COMPOSITIONS	NOTES ET PLACES (La note doit être écrite en chiffres de 0 à 20)						NOMINATIONS			
	Notes	Places	Notes	Places	Notes	Places	NOTES des Notes	Prix	Abscils	Débits
Essais <u>Platon</u>	13	10 ^e	13	2						
<u>Versy Lettre</u>	15	1	11	5						
<u>Science Pléiades</u>	8	11	13	3						
<u>Platon</u>	13,5	7								
Histoire.....	8	15								
Géographie.....	11	8	7,5	13						
Langues vivantes.....	10,5	9	12,5	12						
Mathématiques.....	10	9	7	16						
Sciences physiques.....										
Sciences naturelles.....										
Étude <u>Bayle</u>										

(1) Exercice particulier à l'établissement.

MENTIONS PARTICULIÈRES

Nomination en excellence : _____
 Distinctions spéciales obtenues par l'élève : _____
 Nominations au Concours général : _____
 etc _____

CERTIFIÉ EXACT,

no. Hilaire

⁶ Arrêté le 22 avril 1944, déporté, il succombera à Stassfurt.

gens de toutes conditions, de tous âges, de toutes professions, surtout autour des abris dans le quartier du square Lafayette. Je commençais à remarquer que, dans ces heures de risque et parfois de danger, chacun se parlait, se voulait réconfortant et aidant... Le lycéen que j'étais allait déblayer, porter des plis ou des papiers griffonnés et, de nuit surtout, des colis plus volumineux. Et mon bac ? Le 6 juin arriva, les troupes alliées débarquaient en Normandie, la vie parut s'arrêter, la peur et l'espoir, les destructions massives, plus tard on apprendrait que les copies du Bac avaient été détruites à Caen lors du bombardement de l'université. Les mois de juin, juillet et août 1944 me laissent un souvenir de tourmente, d'attente et de rumeurs incontrôlables. Les attaques aériennes commençant avec le mugissement des sirènes et n'épargnant pas les populations civiles. Les trains se firent rares, les denrées manquaient et les sorties à vélo à la recherche de quelques « choses à » devinrent notre activité principale. Le vie se déroulait au ralenti, les magasins laissaient les rideaux baissés, gaz et électricité arrivaient de moins en moins dans les foyers, la panique n'était jamais bien loin.



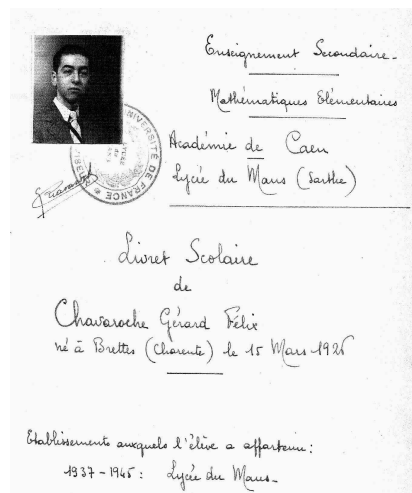
M. Collet en
1946

La libération survint enfin, l'armée allemande fuyait, bientôt remplacée par les jeeps des américains. Une multitude de drapeaux français et alliés apparurent aux fenêtres, un air de fête s'empara du quartier et gagna bientôt toute la ville. La fin d'un long cauchemar.

C'est Le Maine Libre (nouveau nom du journal La Sarthe) qui m'annonça le report des épreuves du Bac à la mi-septembre. Ce fut le dur retour aux réalités, nous venions de vivre des moments exaltants, la place de la République était devenue notre lieu de rencontre, certes bien encombrée de véhicules américains, mais enfin débarrassée des oriflammes à croix gammée, du Soldaten Kino⁷, du Soldaten Heim⁸ et surtout de la Feld Kommandantur ! Symbole de la liberté, on s'y rendait chaque jour, heureux de discuter sans crainte et de voir au Pathé les premiers films d'Hollywood ! Ces moments si exaltants nous préparaient bien peu au retour de notre condition de lycéens. Pourtant la date de l'examen arriva, un peu improvisé, sans oral, je crois. Il y eut un rattrapage. Je me retrouvais en math-élem en octobre.



Année 1944-1945



Comme si rien n'était changé, je retrouvais le lycée comme je l'avais quitté 3 mois plus tôt. Même atmosphère sérieuse, mêmes classes, mêmes professeurs : MM. Bois, Chopin, Perrier, Creisson, Drivas⁹, le seul qui nous soit nouveau.



M. Creisson
En 44



M. Drivas
en 44

⁷ Cinéma pour les soldats allemands.

⁸ Foyer du soldat

⁹ Surnommé « mérinos »...

Par contre la classe comptait 44 élèves, dont une demi-douzaine d'élèves-maîtres. Nous étions entassés par ordre d'appel, comme en 6^{ème} !

M. le Proviseur, accompagné du Censeur, vint nous expliquer la disparition des dossiers de notre classe lors des bombardements de Caen, et demanda que chaque élève fournisse une photo d'identité afin d'authentifier notre nouveau livret scolaire. Quelques mots d'encouragement pour « l'année difficile qui commençait », notre emploi du temps provisoire.

Au fil des jours, la classe se connut mieux, elle se fit parfois bruyante, souvent impertinente, voire prête à chahuter, quelques soient les disciplines, à l'exception de la classe de M. **Belaval** qui sut nous intéresser à la philosophie. J'avais 18 ans, certains étaient encore plus âgés, la promotion de normaliens en blouse grise, quelques élèves évacués du lycée de Brest, tout cela me donnait l'impression que nous



M. Belaval en
1943

étions tous différents, que chacun avait sa propre histoire, sa propre aventure liée aux événements vécus. On apprenait la déportation de certains, les départs aux armées (ainsi Jean Ilief qui voulait être médecin), et des disparitions (sans nouvelles de ...). La guerre continuait. Cette fin d'année, pour moi noire et déprimante, me laisse peu de souvenirs. Je travaillais mal, sans envie et sans ardeur, sans bons résultats, et je dus redoubler, comme pas mal d'autres candidats.

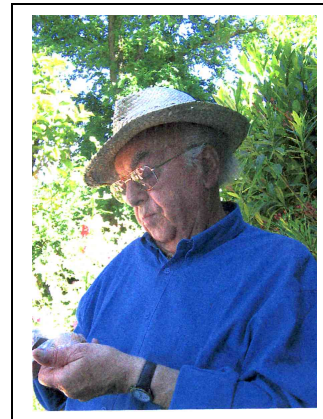
L'année suivante ne fut pas meilleure pour moi, j'étais un littéraire égaré en math élem sans trop savoir pourquoi, rien ne m'intéressait malgré les efforts de M. **Raoul** qui me donnait des leçons particulières, et je me sentais en décalage avec l'atmosphère générale. J'échouais au Bac en juin 46. Convoqué par M. Bréant qui me demanda ce qui se passait, après m'avoir lon-

-guement écouté, à ma grande surprise sans aucune remontrance, il me tendit mon livret scolaire, écrivit une lettre qu'il signa et mit sous enveloppe, et me dit en se levant : « Passez votre Bac philo-lettres en septembre, vous l'aurez si vous travaillez. Je saluais le Proviseur. Je n'en ai rien oublié. Et je fus reçu en septembre 1946, après 9 années passées au lycée.



M. Raoul en
1943

J'en garde des souvenirs très forts de très bons camarades maintenant oubliés (sauf Jacques Chaussumier qui fut en 5^e et en 6^e mon meilleur copain) et de certains professeurs que j'ai particulièrement appréciés et admirés. Tous ont transmis, à leur manière, leur savoir à l'élève « moyen et irrégulier » que j'étais durant cette période tourmentée de notre histoire. Avec le recul, j'éprouve quelque fierté à l'avoir vécue au « Bahut ».



G. Chavaroche,
En 2007.

Septembre 2007- Gérard Chavaroche